

PRENUMERATA

w Parzy i na prowincji:
 KWARTALNIE..... 8 fr.
 PÓŁROCZNE..... 16 fr.
 ROCZNIE 30 fr.

Zagranica :

ROCZNIE 32 fr.

TELEFON :

TRUDAIN 61.42

POLONIA

REVUE HEBDOMADAIRE POLONAISE

PARAISANT CHAQUE SAMEDI

ABONNEMENTS

Paris et Départements :
 TROIS MOIS..... 8 fr.
 SIX MOIS..... 16 fr.
 UN AN..... 30 fr.

Etranger :

UN AN..... 32 fr.

TÉLÉPHONE :

TRUDAIN 61.42

REDAKCJA I ADMINISTRACJA — 3^{bis}, rue La Bruyère, 3^{bis} — RÉDACTION ET ADMINISTRATION**Les Frontières de la Pologne**

On lutte encore en Pologne, en payant de milliers de vies la délivrance de la République Polonoise, et déjà, ici, à l'Occident, on se met à parler de la modération, d'une paix équitable, de la conciliation et de mille autres choses qui, hier encore, laissaient froids la plupart des diplomates européens.

De bons conseils surtout abondent. Londres rivaillise avec le Vatican et ce dernier avec le Quirinal. Et tous les politiciens commencent à s'occuper de nouveau de ce vieux dada que l'on appelle les frontières ethnographiques.

Mais quelles sont les frontières ethnographiques polonaises? Et qu'a-t-on fait pour assurer ces frontières?

On a tranché le noeud gordien à Cieszyn, à Orawa et à Spisz... Oui, mais pour respecter les « frontières ethnographiques », on a rendu toute une foule de paysans et d'ouvriers polonais esclaves tchèques. Et on arrache à la Pologne une partie d'une province polonaise. Alors?...

Et voilà qu'on voudrait tracer nos frontières orientales de la même manière.

Vilno ? C'est une ville purement polonaise, un centre de la civilisation et de la science polonoise. Mais comme l'on ne saurait nier que Vilno a été jadis, autrefois, la capitale de la Lithuanie...

Au bord de Vilia tout le monde parle polonais. Mais autrefois c'était le territoire du Grand Duché lithuanien... La Livonie polonaise, patrie de tant de héros polonais, province où ont commencé tant de révoltes polonaises, où sont morts tant de martyrs polonais... Oui, c'est vrai, mais puisqu'on crée la république lettone... Minsk aussi est polonais, très polonais... Mais il y a des Blancs-Russiens qui ne savent jamais qui suivre... Alors il faut le donner aux... Russes.

Et tout cela s'appelle « l'ethnographie politique ». On impose aux Slovaques l'esclavage tchèque, et c'est encore de l'ethnographie. Les mêmes Tchèques, réclamant du charbon, on a de nouveau recours à l'ethnographie et... on leur donne des territoires polonais. Mais les Tchèques voudraient avoir pour voisine la Russie, même soviétique, alors il faudrait donner une partie de la Galicie Orientale soit à la Russie, soit aux Tchèques. Peu importe que la Galicie soit devenue jadis une province polonaise, aussi naturellement que la Bretagne est devenue une province française. Pour arranger tout, on évoquera de nouveau les lois ethnographiques, cet étrange argument, justifiant toutes les injustices.

Les frontières orientales de la Pologne?

La Pologne a surtout besoin, à l'orient et à l'occident, des frontières stratégiques qui consti-

tueraien un mur entre elle et ses mauvais voisins, qui lui permettraient de travailler tranquillement, de s'organiser et de reconstruire son pays, ruiné par la longue guerre de six ans.

Cette guerre a été menée surtout sur le territoire polonais, la Pologne a donc droit d'avoir maintenant des frontières stratégiques et elle les aura.

La Pologne ne demande rien de ce qui est aux autres; elle ne veut point d'enfer russe ni de ses querelles et de ses luttes; elle ne demande que la paix. Elle doit, par conséquent, avoir un point d'appui et obtenir non pas des garanties sur le papier que lui offrent les puissances, mais des frontières naturelles, autant que possible, et garantissant l'intégrité de son pays.

bien d'autres mesures adoptées par la politique de l'armistice tout en donnant immédiatement des bénéfices mesquins au point de vue commercial expose de plus en plus les vrais intérêts des alliés aux dangers futurs.

La Presse anglaise avec le « Daily Chronicle » lui-même, critique plusieurs conditions de l'armistice imposé aux Polonais. Quant à la politique générale suivie par le « leader » anglais en ce moment, outre les critiques amères du « Times » et du « Morning-Post », nous avons à signaler aujourd'hui la désapprobation du journal « New Statesman ». Celui-ci dit que « Lloyd George n'est aujourd'hui que le chef d'un petit groupe de politiciens timorés dont les trois quarts se méfient de lui aussi profondément que lui-même se méfie d'eux ».

LA LITHUANIE ET LES SOVIETS

Les conditions de la paix signée entre la Lithuanie et les Soviets ne sont qu'une formalité sous laquelle se cache — sans trop se cacher d'ailleurs — une réalité dangereuse.

La première clause — celle des frontières entre la Russie et la Lithuanie laisse cette dernière absolument sans aucune défense naturelle contre la Russie. Comme d'autre part elle est aussi absolument ouverte à l'Allemagne, elle ne peut que servir de pont entre ces deux pays qui cherchent tellement à se rapprocher l'un de l'autre.

La deuxième clause — celle de l'interdiction à chacun des deux signataires de comploter contre l'autre, de donner l'appui à une organisation, une force armée quelconque, etc., sur son territoire — est aussi tout à fait unilatérale. Elle est dirigée contre la possibilité d'une collaboration quelconque de la Lithuanie avec la Pologne. Ni l'Allemagne ni la Russie ne demanderont évidemment pas la permission à la Lithuanie d'entretenir sur son territoire une « force armée » ou les organisations qu'il lui plaira.

Restent donc les conditions qui semblent « favoriser » la Lithuanie: 1^o La franchise pour celle-ci de procéder pendant vingt ans à l'exploitation des forêts au-delà de la frontière russe sur un territoire de 300 mille acres. Ce n'est là qu'une concession faite aux entrepreneurs anglais, qui, on le sait, ont passé déjà des contrats forestiers avec la Lithuanie. 2^o La somme de 3 millions de roubles en or que les Lithuaniens vont recevoir du trésor des Soviets. Cette clause nous paraît encore favoriser bien plus le commerce anglais qui en tirera tout le profit, alors que la Lithuanie n'y verra que du feu... En somme le traité semble plus ou moins fidèlement suivre les formules déjà employées au profit de l'Angleterre dans d'autres petits pays limitrophes de la Russie.

Il ne reste maintenant à cette Lithuanie sans défense et sans force que d'obtenir « l'accès à la mer », c'est-à-dire un pauvre port du côté de Polangen où les Anglais ne manqueront pas de créer une « facterie » bien achalandée et bien armée, comme celles sur les rivages de l'Afrique... Il paraît d'ailleurs que la chose est faite: la Ligue des Nations va s'y entretenir.

On a l'impression en général que ce traité, comme

Une Armée Nationale Russe

M. Savinkov, dont on connaît l'indomptable énergie, se trouve à Varsovie à la tête du Comité National russe qui agit de concert avec le gouvernement polonais. Sous les auspices de ce Comité s'organise une nouvelle armée nationale russe dont les effectifs augmentent à vue d'œil et qui sera appelée à jouer un rôle important dans la lutte suprême contre le bolchevisme.

Notre programme — déclare M. Savinkov — peut être défini en quelques mots. Nous voulons établir en Russie un régime républicain et sincèrement démocratique; au point de vue social, nous sommes partisans de la distribution des terres aux paysans; dans le domaine administratif nous préconisons la plus large décentralisation et le régime autonome des diverses régions de l'ancien empire. Nous avons inscrit à la tête de notre programme l'entente la plus cordiale avec la Pologne, car nous ne voyons l'avenir heureux de la Russie que dans un rapprochement mutuel et une action commune des peuples russes et polonais.

Nous voulons régénérer la Russie dans l'esprit d'une profonde amitié avec la France et la Pologne. Le tsarisme a vécu; le bolchevisme n'est qu'une fièvre passagère; la future Russie sera une Russie démocratique. La reconnaissance par la France du général Wrangel est une victoire politique polonaise. Dans la lutte contre le bolchevisme, M. Millerand s'est déclaré nettement pour la Pologne. Il a eu raison. Aucun armistice, aucune paix n'est possible avec le bolchevisme; les faits l'ont prouvé mille fois.

La victoire polonaise — reprend Savinkov avec force — est appelée à avoir un immense retentissement. Je suis heureux et fier d'avoir participé, en personne, à la bataille de Wyszkow; j'y ai vu de mes yeux l'indécible bravoure et l'enthousiasme sacré du soldat polonais. Moi, Russe, admis comme un frère au 36^e régiment de ligne polonais, j'ai chargé à la baïonnette le commun et sauvage ennemi de la Pologne, de la Russie et de toute l'Europe. Cet événement a, à mes yeux, une profonde et symbolique signification.

La Pologne peut jouer, dans la solution de

la crise russe, un rôle énorme. C'est pourquoi nous avons choisi Varsovie comme siège de notre Comité. Nous disposons, déjà, d'effectifs assez importants de volontaires russes. Demain notre armée comptera ses soldats par dizaines de mille. Nous savons que toute l'immense Russie vibre à l'unisson avec nous. L'action du général Wrangel dans le sud trouve un complément nécessaire dans celle que nous développons d'accord avec la Pologne. Je ne conçois pas la libération de la Russie sans le concours de la Pologne.

En dehors de la Pologne, il n'y a que l'Allemagne qui puisse y jouer un rôle. Mais — faut-il le répéter? — les Allemands ne songent qu'à rétablir leur puissance sur les ruines de la Pologne et de la France. La Russie ne serait pour eux qu'un terrain d'expériences néfastes pour la paix du monde. C'est pourquoi nous voulons rebâtir notre patrie en stricte communauté d'idées et d'action avec la France et la Pologne...

Ainsi parle Savinkov, au lendemain de la bataille historique de Varsovie. Il convient d'ajouter que derrière cet homme, extraordinaire d'énergie et de lucidité d'esprit, se range aujourd'hui la majeure partie des démocrates russes, sans en excepter les principaux membres du parti cadet établi à Berlin et récemment encore hostiles à la France et à la Pologne. A force de persuasion et de ténacité, les hommes comme Savinkov, Roditchev, Wrangel ont fini par rallier autour d'eux tous les éléments sains et vigoureux de la démocratie russe.

Souvenirs proches, mais lointains

C'était au mois de juin de cette année. Pour la première fois depuis 7 ans, je suis revenue dans mon pays et je repartais pour Paris, ayant passé dans ma petite ville de Biala à peine 5 jours!...

La gare a été brûlée pendant la retraite russe en 1915, et est remplacée provisoirement par une baraque pittoresquement ornée de feuillages verts du côté du petit restaurant improvisé. On construit une autre gare, tout à côté, mais l'édifice manque encore de toit.

Le train est bondé, archi-bondé et je cherche les wagons de la 1^e et de la 2^e. Résignée, je me dirige vers la 3^e assez propre du reste, en dépit de tout ce qu'on raconte de la saleté de nos wagons. Mais en y allant je dois passer près des wagons militaires, et là, il y a de la place. Tout s'arrange vite et deux minutes après je me trouve dans un compartiment, où voyagent les quatre soldats polonais, courrier du général Szepycki, chef de la IV^e armée polonaise.

Le train s'ébranle, encore quelques mots d'amis échangés hâtivement, et nous roulons déjà à travers les forêts et les champs de Podlasie. Sans prévoir le sombre avenir et l'invasion russe du mois de juillet, je me sens cependant très émue de quitter les miens et mon petit pays de Podlasie à peine entrevu. Les braves soldats assis dans mon compartiment s'en rendent fort bien compte et avec une bonté charmante cherchent à me distraire. Mais au lieu d'importuner la voyageuse inconnue de questions intempestives, ils se mettent à chanter. C'est une chanson très populaire actuellement parmi nos soldats, et si elle n'a rien de joyeuses chansons de marche françaises, elle rend fort bien la mélancolie de l'esprit polonais, las de ses longues souffrances.

Une jeune fille attend son fiancé-soldat. Elle lui promet une belle rose blanche s'il revient vite. Mais le printemps passe, l'été passe aussi, les roses se sont fanées et l'inquiétude commence à germer dans l'âme de la jeune fille. Elle n'est que trop justifiée: son fiancé a été tué au champ

d'honneur et sur sa tombe fleurissent des roses blanches. Et la chanson finit par cette consolation naïve mais infiniment belle:

« Ne le pleure point, ô jeune fille;
Un Polonais ne saurait être mal dans la

Terre polonaise. »

Cette chanson s'accorde merveilleusement avec le paysage un peu monotone que nous traversons et avec l'aspect des chanteurs. Ils sont tous habillés proprement, mais leurs pauvres vestes sont usées et déchirées et leurs bottes ont beau être bien cirées, on y aperçoit quand même des craquelures sinistres.

Un peu timidement je m'offre de reprendre la veste la plus endommagée d'un grand garçon blond, au bon visage franc et ouvert. Mon offre est acceptée gentiment sans protestations ni remerciements exagérés et en couvant je cause avec mes compagnons de voyage.

Tous les quatre ils ont reçu une assez bonne instruction. L'un d'eux, le plus âgé, il a 22 ans, a fini une école commerciale à Varsovie, l'autre est sorti de l'avant-dernière classe du lycée. Et naturellement tous se sont engagés, en abandonnant leurs familles, leurs travaux, leurs études. Ces jeunes gens, habitués à une vie de famille relativement confortable, supportent sans se plaindre, et même joyeusement, toutes les privations que la guerre fait subir aux soldats. Plus encore! arrivés en permission, ils s'ennuient loin du front et cherchent des prétextes pour y revenir plus vite. La vie personnelle n'existe plus pour eux: l'engrenage les a pris et ils ne peuvent plus en sortir. Peut-être plus tard, lorsqu'enfin la paix reviendra dans le malheureux pays polonais, ils secoueront cette fièvre de lutte et pourront retrouver une vie normale et recommencer à travailler. Mais combien de jeunes existences se briseront dans cette lutte tragique avec nos ennemis bolcheviks et germaniques, les ennemis de toute l'Europe civilisée...

Et tandis que mon train stoppe à la gare de Vienne, à Varsovie, je me répète mélancoliquement les paroles du soldat-poète, Théodore Nitsman:

« Peut-être périssent-ils pour le meilleur avenir, peut-être... »

M. K.

Le Cardinal Amette et la Pologne

La France vient de perdre un de ses grands prélats et un de ses grands patriotes. Chacun de nous se rappelle du rôle du Cardinal Amette dans l'Union Sacrée française pendant la guerre et de son activité inlassable, ainsi que de sa grande bonté souriante pour tout le monde, sans différence des classes et des convictions.

Pour nous autres, le Cardinal Amette n'était pas seulement un grand Français, mais aussi un grand et fidèle ami de la Pologne. Une de ses dernières actions fut l'ordre donné le jour de l'Assomption, l'ordre dans lequel il recommandait à tous les Français catholiques de prier pour la Pologne, alors envahie par les barbares-bolcheviks. Voici le texte de ce mandement:

« La Pologne est en danger. »

Les coeurs catholiques et français ne sauraient rester indifférents au sort de cette nation chevaleresque qui, à travers les plus cruelles épreuves, est toujours demeurée fidèle à l'Eglise et amie de la France.

A l'exemple du Souverain Pontife qui vient d'ordonner à Rome des prières publiques pour le salut de la Pologne, nous demandons instamment à nos diocésains d'implorer le secours divin de cette grande cause.

En la fête de l'Assomption, nous allons commémorer solennellement la consécration de notre Patrie à la Très Sainte Vierge et conjurer Marie de se montrer toujours notre reine et notre mère.

Nous invitons le clergé et les fidèles à unir ce jour-là dans leurs prières et leurs communions la France et la Pologne. »

Le 21 août, le comte Maurice Zamoyski, Ministre de

la Pologne en France, s'est rendu chez le Cardinal Amette pour le remercier de sa généreuse initiative concernant le mandement précité. Un long entretien s'en est suivi au cours duquel le Cardinal Amette a exprimé à plusieurs reprises son ardente et vive sympathie pour la Pologne.

Les Polonais garderont pieusement le souvenir de ce grand ami de leur patrie aux jours de malheur.

BULLETIN

— Les crimes bolcheviks à Bialystok.

Le « Morning Post » donne des détails saisissants sur les crimes bolcheviks lors du passage récent de l'armée rouge à Bialystok. Les bolcheviks ne sont restés là que quelques jours, mais cela leur a suffi pour massacrer deux prêtres catholiques et quatorze propriétaires ruraux polonais. La « Tchrezvitzaïka », c'est-à-dire le Comité extraordinaire bolcheviste, était présidé ici par un vieux révolutionnaire Félix Cohn. Les exécutions qu'il avait ordonnées ont eu lieu le 22 août, dans les baraques militaires, malgré les implorations de la ville.

Le crime de tous les malheureux exécutés était invariablement leur attachement à la Pologne. L'exaspération de la ville, à la nouvelle de cet assassinat, était si grande, qu'un régiment de rouges l'a occupée pour maintenir l'ordre.

Rien d'étonnant qu'après de tels exploits, le « Morning Post » espère « que M. Lloyd George ne causera plus inutilement de blé et de lin avec les assassins ». Espérons-le.

— Sympathies allemandes en Lithuanie

La « Schlesische Zeitung » prétend que les sympathies pour l'Allemagne font beaucoup de progrès en Lituanie, alors que l'Entente, et particulièrement la France, perdent chaque jour dans l'opinion lituanienne. Le ministre de la guerre lituanien aurait déclaré récemment qu'un rapprochement économique russo-allemand serait salué avec joie par la Lituanie qui ne peut qu'y gagner. Les Français, d'après lui, ont perdu toute influence sur les affaires économiques de la Lituanie et les Britanniques ne s'opposent pas au rapprochement lithuanio-allemand et lithuanio-russe. Cependant la propagande bolcheviste inquiète le gouvernement lituanien. Les Allemands de Lituanie se sont organisés en une association la « Lithuanische Rundschau ». Le parti politique des « Allemands de Lituanie », très discipliné, a fait élire à la constituante son représentant et est d'ores et déjà sûr d'être bientôt un des partis les plus influents du pays.

— La nouvelle frontière douanière polono-tchèque.

A partir du 14 août, la frontière douanière polonaise englobe les parties de la Silésie de Teschen et des territoires de Spisz (Zips) et d'Orava, attribués à la Pologne par la décision de la Conférence des Ambassadeurs. Les marchandises étrangères dirigées sur la partie polonaise de la Silésie de Teschen par le chemin de fer étranger et expédiées avant le 14 août sont libres de droits de douane pourvu qu'elles soient déclarées en douane dans les 30 jours, à partir du 14 août, et que l'office de transports polonais à Teschen ait délivré l'autorisation de transport avant le 14 août. Les premières stations de chemin de fer polonais sont Zebrzydowice, Sucha Hora et la halte Teschen-Bobrowska. La station de Teschen se trouve sur le territoire tchéco-slovaque.

Haute-Silésie

On sait qu'un accord a été récemment conclu entre Polonais et Allemands afin de rétablir l'ordre en Haute-Silésie. Mais ce n'est qu'une trêve qui ne durera probablement pas longtemps. Grâce à l'attitude énergique du général Lerond, qui a rencontré auprès des Polonais des sentiments extrêmement conciliants, le calme a pu être rétabli. D'autre part les pangermanistes eux-mêmes se sont aperçus que les événements de ces der-

niers jours ont révélé prématurément leurs plans et ils viennent d'adopter une attitude devant à nouveau masquer leurs préparatifs de sabotage de la paix et du plébiscite en Haute-Silésie.

Il est plus que certain que de nouveaux désordres éclateront à la première occasion favorable. Or, pour les éviter, il est indispensable de connaître exactement les procédés et le mécanisme qui ont permis de déclencher les événements sanglants de ces derniers jours.

A cet égard, le rapport du consul polonais à Opole (Oppeln) est fort instructif et l'on peut en tirer d'utiles leçons pour l'avenir. Il en résulte que les principaux instigateurs des désordres furent des bandes spécialement organisées et composées principalement d'éléments étrangers à la population locale. Ces bandes, activement aidées par la « police verte », furent employées précédemment en Prusse orientale où elles avaient montré leur zèle dans le sabotage du plébiscite.

A la tête de ce mouvement se trouvent deux associations subventionnées par le gouvernement du Reich : la « Vermittlungstelle », dirigée par des officiers de l'ancien état-major du général Ludendorff, et le « Verein Heimattreuer Oberschlesien » (Union des fidèles à la patrie de Haute-Silésie), qui agit ouvertement sous les auspices du gouvernement de Berlin et qui est, en quelque sorte, le centre de toute la propagande pangermaniste, non seulement contre la Pologne, mais aussi contre le Traité de Versailles et la France en particulier.

Le 15 août, la « Schlesische Zeitung » annonçait en grosses lettres la prise de Varsovie et cette nouvelle était comprise comme un signal puisque aussitôt éclatèrent les incidents que l'on sait : les établissements polonais furent saccagés, les habitants polonais massacrés, les troupes d'occupation françaises attaquées en pleine rue et quatre soldats français étaient tués à Gliwice. Les documents et les ordres secrets lancés par le « Verein Heimattreuer Oberschlesien », recueillis sur place, prouvent, d'une façon irréfutable, l'organisation et les préparatifs des désordres qui éclatèrent presque automatiquement à la nouvelle de la chute de Varsovie. Tous les journaux allemands de Haute-Silésie publiaient des articles réclamant la non-reconnaissance du Traité de Versailles, la conclusion d'une alliance avec le gouvernement de Moscou et le retour de la Posnanie et de la ville libre de Dantzig à l'Allemagne. Ces détails prouvent suffisamment quelles étaient les intentions de l'Allemagne pour le jour où les bolcheviks auraient occupé réellement Varsovie.

POUR CÉLÉBRER LA VICTOIRE

Mes chers Compatriotes,

Le Sauveur du monde, N.-S. Jésus-Christ, dans sa bonté infinie, a sauvé notre Patrie d'un grand péril, grâce à la protection évidente de sa Sainte Mère, notre Reine.

C'est notre devoir de venir chanter, devant le trône du Dieu des Armées et devant l'image de la Vierge de Czestochowa, l'hymne d'action de grâces : « Te Deum laudamus ».

Aussi, je vous invite, mes frères bien-aimés, pour le 12 septembre, à 10 h. 30, à remplir ce saint devoir.

Cette journée est mémorable dans notre histoire. C'est à cette date que notre roi, Jean III, Sobieski, entouré de ses héros, délivra, sous les murs de Vienne, non seulement l'empire, mais la chrétienté tout entière, comme l'a attesté le Pape Innocent X. Sobieski lui-même, entonna, dans la cathédrale de Saint-Etienne, le « Te Deum laudamus », pour remercier Dieu de cette victoire, ce jour-là, le 12 septembre.

P. S. — La quête sera faite en faveur de la Croix-Rouge Polonaise, qui s'occupe uniquement des soldats combattant en Pologne.

Je désire célébrer cet anniversaire, et en même temps le grand succès polonais sur le territoire ennemi, non seulement de notre Patrie, mais aussi de toute la civilisation.

Debout! Venons en foule à l'autel de la Vierge pour chanter notre hymne de reconnaissance.

Vous savez, mes chers Compatriotes, quelle part de pas manquer à mon engagement que de signaler l'héroïsme des femmes polonaises en ces heures les plus tragiques peut-être de leur histoire. De beaux et lointains atavismes ont fait de la Pologne la chevalière de la civilisation à l'est, comme la France le fut et l'est encore à l'ouest. Or, la Pologne entend sonner l'hallali; les loups accourent à la curée. Ses soldats trop jeunes ou trop vieux dressent une digue insuffisante contre le flot bolcheviste. La patrie est en danger (peut-être à l'heure où paraîtront ces lignes sera-t-elle perdue). Alors, les femmes par milliers se sont levées. Les jeunes filles de la meilleure société font des tranchées devant Praga pour fermer la route de Varsovie. L'ardente volonté de sauver le pays a fait du sexe faible le sexe fort. Les femmes de toutes conditions : nobles, bourgeois ou paysannes s'enrôlent. Vêtues de court, le fusil à la bretelle, portant allègrement le « barda » des fantassins, elles courent droit au canon. Et lorsque les phalanges masculines plient, se rompent, reculent dans un vent de panique épandue, dans l'horreur des supplices préparés par les loups rouges aux ongles sanglants, les volontaires polonaises tiennent, aussi fermes que les antiques amazones ; elles tiennent jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une charge dans leurs fusils. Alors, elles s'étreignent pour le suprême adieu, crient une dernière fois : « Vive la Pologne » et se tuent.

C'est pourquoi nous invitons les autorités religieuses, militaires et civiles, à venir dans notre Eglise de l'Assomption, 263 bis, rue Saint-Honoré, rendre grâces à Dieu.

L'aide du Très-Haut et la protection de la Vierge soient toujours avec nous.

Votre frère et serviteur,
Mgr Léon POSTAWKA,
Prélat de la Maison du Pape,
Ancien aumônier Militaire en 70.
Paris, le 8 septembre 1920.
263 bis, rue Saint-Honoré.

LA SUPPRESSION DU PAIEMENT EN OR DROIT DE DOUANE

On vient de supprimer en Pologne le paiement obligatoire du droit de douane en or.

Vu l'article 14 de l'Ordre du Ministère des Finances et de Commerce, concernant le tarif du droit de douane (Journal des Lois n° 51, 1920 par. 314), il est ordonné ce qui suit :

Art. 1. — Sont effacées de la liste des marchandises, d'après laquelle, suivant l'ordre des Ministres des Finances et de Commerce, on doit payer le droit de douane pour certaines marchandises en or :

Du 195 p. L, soieries : tissus, châles, foulards, rubans, rubans étroits, tulles, tissus orientaux, velours, peluche et chemille.

De plus du 196, c'est-à-dire : des foulards en soie imprimés après avoir été tissés, et des mouchoirs en soie.

NÉCROLOGIE

M. F. J. Dolinski, mort le 2 septembre à la maison de retraite de la Providence, était un de nos derniers insurgés de 1863. Arrivé en France après nombreuses difficultés, pour échapper aux poursuites du gouvernement russe, il se fixa d'abord au quartier Latin et entra en 1868 au laboratoire des Hautes Études de la Sorbonne (Schutzenberger).

Mais deux ans après la guerre éclatait en France et le jeune insurgé polonais abandonnait les études pour le fusil et allait de nouveau combattre pour la liberté. Sa brillante conduite à Champigny lui valut la naturalisation en France par le gouvernement de la Défense Nationale. Sollicité à cette époque, comme beaucoup d'autres Polonais, d'entrer comme officier dans l'armée qu'on réorganisait, il préféra de revenir à ses études interrompues. Il trouva une situation au laboratoire du baron Thenard (Place Saint-Sulpice), et fut envoyé par ce dernier en mission dans la Haute-Egypte. Dolinski revint à l'Université et prépara sa licence de physique et chimie. Il la passa à la Sorbonne et, âgé de 40 ans, se mit à exercer son métier de professeur dans les différentes villes de France (Valence, Lisieux, Châteaudun).

Il travailla ainsi plus de vingt ans, humble professeur de province, dévoué à ses élèves et au service du pays qui lui donna le refuge.

Il avait soixante-six ans, lorsque ses nombreux amis le firent entrer à la maison de retraite à la Providence, où il resta jusqu'à sa mort.

Le destin lui a permis de voir encore la délivrance de sa patrie et la chute de ses ennemis, ainsi que le triomphe de la cause sacrée pour laquelle il a tant souffert.

REVUE DE LA PRESSE

Dans le dernier numéro de « La Nouvelle Mode » (29 août), nous lisons un émouvant article de Camille Duguet, sur les femmes-guerrières polonaises. Nous en donnons les passages les plus émouvants, étant persuadés que cette preuve nouvelle de la sympathie française pour la Pologne ne manquera point d'intéresser nos lecteurs :

J'ai maintes fois protesté que je ne me mêle pas de politique, ni intérieure ni extérieure, mais ce n'est

pas manquer à mon engagement que de signaler l'héroïsme des femmes polonaises en ces heures les plus tragiques peut-être de leur histoire. De beaux et lointains atavismes ont fait de la Pologne la chevalière de la civilisation à l'est, comme la France le fut et l'est encore à l'ouest. Or, la Pologne entend sonner l'hallali ; les loups accourent à la curée. Ses soldats trop jeunes ou trop vieux dressent une digue insuffisante contre le flot bolcheviste. La patrie est en danger (peut-être à l'heure où paraîtront ces lignes sera-t-elle perdue). Alors, les femmes par milliers se sont levées. Les jeunes filles de la meilleure société font des tranchées devant Praga pour fermer la route de Varsovie. L'ardente volonté de sauver le pays a fait du sexe faible le sexe fort. Les femmes de toutes conditions : nobles, bourgeois ou paysannes s'enrôlent. Vêtues de court, le fusil à la bretelle, portant allègrement le « barda » des fantassins, elles courent droit au canon. Et lorsque les phalanges masculines plient, se rompent, reculent dans un vent de panique épandue, dans l'horreur des supplices préparés par les loups rouges aux ongles sanglants, les volontaires polonaises tiennent, aussi fermes que les antiques amazones ; elles tiennent jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une charge dans leurs fusils. Alors, elles s'étreignent pour le suprême adieu, crient une dernière fois : « Vive la Pologne » et se tuent.

On dira ce qu'on voudra, cette bataille devant Varsovie fait vibrer notre cœur de français ; ayant vécu des jours de pareille angoisse, nous admirons le suicide de nos sœurs lointaines tombées pour sauver l'honneur.

Chronique financière

Le ton du marché s'affermi de plus en plus, les transactions deviennent tous les jours plus amples et, conformément à nos prévisions, la grande partie des valeurs se présentent cette semaine en hausse notable.

Les raisons d'ordre psychologique ne manquent pas pour expliquer ce mouvement baissant qui ne pouvait ne pas se produire. La grande baisse de printemps avait été rendue inévitable par la hausse excessive qui la précéda ; mais celle-là est devenue, à son tour, exagérée et il était sûr que la réaction — cette fois-ci dans le sens de la hausse — devait se produire tôt ou tard.

En effet, nombre de valeurs étaient descendues à un taux extrême et les capitalistes, voire des Banques, n'ont pas manqué d'employer leurs disponibilités à l'achat de toutes sortes de ces valeurs ridiculement dépréciées. La période des vacances qui a coïncidé avec la période finale de la baisse, a retardé la reprise. Mais voici que l'on commence à rentrer. Les échaudés d'il y a quatre ou cinq mois ont eu le temps d'oublier leurs blessures, à moins qu'ils ne cherchent à les guérir au moyen de nouvelles opérations ; d'autres que le hasard ou les circonstances avaient préservés de la Bourse jusqu'à présent, se jettent — ou vont se jeter — dans la tourmente avec une ardeur juvénile et une confiance toute fraîche.

Leur tour viendra en son temps, diront les pessimistes — et ils n'auront peut-être pas tort. Mais le moment n'est pas au pessimisme à l'heure qu'il est. C'est l'optimisme qui est à l'ordre du jour ; inclinons-nous donc et remettons à plus tard — à bien plus tard — les idées noires.

Les « valeurs de pétrole » montent toujours et monteront encore beaucoup. Avis aux retardataires qui n'ont pas encore acheté la « Mexican Eagle », la « Royal Dutch », la « Shell » ou la « North Caucasian » ; il n'est jamais trop tard pour bien faire !

Le « Monaco » a droit à notre reconnaissance d'avoir si bien spécifié notre prophétie, qui, ma foi, n'était pas difficile. Ce titre a monté cette semaine et ce n'est que le commencement.

Les « Mines d'or et d'argent » sont également fermes.

Aux amateurs de ce genre de valeurs, recommandons la « Camp Bird » à 40 francs et la « Rand Mines » à 152. C'est donné !

PAUL LANDOWSKI.

MEMENTO

Zgrzyty.

W chwili, kiedy szcątki hord bolszewickich uciekają za Niemen przed polskim naporem, gdy krocie uchodźców wraca do zrabowanych siół, gdy nakoniec stolica nasza tchnąć może spokojniej, pomyśleć o opuszczonych warsztatach pracy, w łonie jej wybucha nowa walka, równie groźna, równie w skutkach opłakana.

Wytwarzony front wspólny wszystkich partii, wszystkich stanów prysnął, zaczęła się, tak, już się zaczęła znów, ta wasn chorobiwa, która trwoni najlepsze siły, zatrzuwa, gasi, zapał, przyćmiewa szlachetne porywy narodu.

Czytając ostatnie numery czasopism warszawskich oczom własnym uwierzyć trudno, trudno pojąć ta złość, ta zapamiętałość, to judzenie niegodne i burzenie umysłów. Wróg jeszcze na ziemiach polskich, drugi wróg, straszniejszy od bolszewickiego, czai się u granic zachodnich, głód i niedola, grasujące znów choroby zakaźne, brak chleba powszedniego, potrzeba tem gwałtowniejszej pracy organizacyjnej, pracy twórczej, — a tu znów niesnaski, intrypy i też same a bodaj nawet zastrzone inwidje osobiste.

O czó idzie w tej chwili?

Może o kwestię zawarcia pokoju? Bynajmniej. Niemal wszyscy, od lewicy do prawicy, zgadzają się na jedno...

Idzie w dalszym ciągu o władzę, o stanowiska zwierzchnie, o triumf nie Rzeczypospolitej, nie Polski, lecz takiej i takiej racji, takiego i takiego nazwiska.

Kłótnia toczy się, w tej chwili, dokoła zasługi za zwycięstwo.

Jedni wołają, że tylko kmiecie nasi i robotnicy są sprawcami wypędzenia bolszewików, — drudzy o poświęceniu tych dwu żywiołów wolą nie mówić, — trzeci przypisują wszystko tylko i jedynie oficerom francuskim, choć ci, na każdym kroku i z najwyższą uczciwością, ciągle stwierdzają przymity polskiego żołnierza, oddając pełną sprawiedliwość polskiemu dowództwu.

Jeżeli inni chcą zbagateliować wielkie usługi oddane nam przez tych oficerów francuskich i to wbrew orzeczeniu Wodza Naczelnego. Nakoniec są tacy, którzy wybrawszysię sobie, jako czeka nadającego się do wyzyskania, generała Hallera, reklamują go od rana do wieczora, choć generał Haller siedział sobie spokojnie w Warszawie przeważnie i dalej i tam odprowadzały służby na pogrzebach oficerskich, na nabożeństwach dziękczyńnych, na przedstawieniach dla żołnierzy itp. a to wszystko przy rozmyślnym przemilczaniu twardzej pracy Naczelnika Państwa, jako wodza naczelnego. Niedosęp na tem, aby obniżyć powagę tego ostatniego, rozgłasza się po świecie nowinę, że Naczelnik miał powiedzieć dosłownie: « w ciągu dwóch tygodni nauczyłem się od generała Weyganda więcej niż to, co posiadłem podczas całej wojny »... Dalej tu stawia się problemat zasadniczy odebrania Naczelniku Państwa naczelnego dowództwa, tam usunięcie go od wpływu na bieg spraw polityki wewnętrznej i zewnętrznej, owdzie zamienia się tych lub innych generalów we wskazanych wybranych ludu...

Słowem, co kroku, obniżanie powagi władzy, wzmawianie niestosowności tej władzy, nakoniec groźenie separatyzmem wielkopolskim i wszystkimi aliantami. Aliantów bowiem wygrywa się przeciwko ludziom przeciwnych obozów, czy innych stronnicztw, stawiąc ich pod pregierzem progermanizmu.

I dzieje się to wszystko w chwili, kiedy, bądź co bądź, panuje jeszcze surowy stan oblężenia, kiedy wolność osobista jest potrzebą poważnie skrepowana... Coż więc działać się będzie jutro, kiedy opadną zawory praw wojennych i nakazy bezapelacyjne?

Mamyż na to zawierte pokój z wrogiem zewnętrznym, aby się samemu pograżyć w równie zgebungnej wojnie bratobójczej?

Każdy, komu bielmem oczy nie zasły, kto nie tylko poglądać ale widzieć umie, każdy obywatel kraju i na każdym szczeblu społecznym, widzi zło, rozumie, że wiele trzeba trudu, wiele pracy, aby to zło wytepić, aby mnóstwo zmienić, ku lepszemu doprowadzić, — lecz każdy rozumie myślący a pragnący dobra ojczyzny polak również zaczyna sobie zdawać sprawę, że nareszcie trzeba wydostać się z odmętu, w którym kotluje się życie naszej Rzeczypospolitej.

Odmętem tym jest waśn partyjna, jest pycha osobista, jest brak poszanowania cudzych podglądów, jest łobuzerka społeczna.

Wojna toczona powinna była przekonać wszystkich, że miłość kraju, poświęcenie nie ma monopolu ani na lewicy ani na prawicy.

Jeżeli Rzeczypospolita chce się podzwignać z ruin, jeżeli chce odrodzić się, jako naród wolny, musi przedewszystkiem stanąć murem przy władzach, musi tepić politykomanię zarówno cywilną, jak i wojskową.

Rzeczypospolita nasza bowiem nie jest i nie może być dalszym ciągiem wczorajszych naszych wyobrażeń. Na nowe musi wstąpić tory, ileż od dawnej niepodległości odgradzają ja lata niewoli, więzienia życia, sztuki układów z dozorcami i katami, marność zabiegania o zelzenie pęt.

Jeżeli nasza Rzeczypospolita nie ma zgasnąć jako efemeryda, jako wątły twór, jako organizm nie zdolny do samodzielnego życia, — musi przedewszystkiem szanować władzę, słuchać ustanonowionych przez siebie i wziąć rozbrat z podniecaniem i drażnieniem umysłów partyjnych i tryngami.

Chcemy pokoju, pokoju nie tylko zewnętrznego, lecz i wewnętrznego przedewszystkiem. A jeżeli komuś z nas wydawać się może, iż trzeba, aby taka czy inna nastąpiła zmiana, po temu ma szranki sejmowe, ma, w danej chwili, prawo głosu, prawo wyboru.

Równocześnie trzeba, trzeba koniecznie, aby wszyscy ci, którzy stoją na gruncie prawnego państwowego, którzy trwają przy Naczelniku Państwa, jako głowie Rzeczypospolitej, nabrali, ze swojej strony, należnego taktu i z Naczelnikiem Rzeczypospolitej naszej przestali uparcie czynić Naczelnika Peowiaków czy tych lub innych Legunów, ileż Naczelnik Państwa jest jednak Naczelnikiem każdego obywatała Polski.

Wac. Gąs.

dzielnie i ostatecznie bolszewików odparli. Straty nasze były jednak stosunkowo duże. Poległo około 200 żołnierzy oraz kilkanaście osób cywilnych, gdyż ludność miasta brała w obronie bardzo żywy udział.

W Ostrołęce.

Kolejarze pobliskiej stacji w Koczynach, wiążąc paniczny odwrót rosjan, wystąpili z bronią w ręku, uniemożliwiając nieprzyjacielowi korzystanie przy odwrocie z linii kolejowej. Bolszewicy natrafili na zdecydowaną postawę kolejarzy, cofnęli się do miasta, z kąd ostrzeliwali się z kartaczownic. Równocześnie część oddziałów bolszewickich wysadziła most, ale w połowicznym jedynie skutkiem, gdyż most usunął się tylko i oparł się na belkach.

O godz. 7-ej rano, obleli most naftą i podpalili.

Zaalarmowana straż ogniowa ostrołęcka wyjechała z sikawkami i podjęła akcję celem ratowania mostu. Wówczas bolszewicy zaczęli strzelać do naszej straży ogniowej. Mieszkańcy, już poprzednio użbrojeni w karabiny, które ukryto w mieście, zaatakowali kozaków, patrolujących w mieście. Walka skończyła się rychło zwycięstem ludności, gdyż kozacy częściowo polegli, częściowo zaś dostali się do niewoli. Niebawem nadciągnął sukurs w liczbie 8-mu naszych żołnierzy, wtedy mieszkańcy rozwinieli regularny front od Wojciechowa do stacji Grajewo. Wśród walczących znalazły się dzieci i kobiety. Walka była niezmiernie zaciękała. Mokale ostrzeliwali miasto z karabinów maszynowych i kartaczownic. W pewnym momencie powrózucawszy do wody ścięte drzewa, bolszewicy zaczęli się przeprawiać przez rzekę tak że miejscowości przyszło do walki rzecznej.

Do godz. 3-ej po południu, mieszkańcy Ostrołęki odparli trzy ataki bolszewickie i wreszcie, około godz. 5-ej, zdolali wtargnąć do pozycji nieprzyjacielskich i wziąć bolszewików do niewoli.

W Siemiatyczach.

W Siemiatyczach żydzi wspominają pobyt bolszewików zbladłymi ustami. Na odchodem rozstrzelali około piętnastu osób i spalili dwa domy, przyczem nie pozwolili gasić pożarów. Pierwszy padł ofiarą wyuzdania bolszewickiego niejaki Icak Kalika. Zastrzelono go gdy szybko szedł ulicą. Spaloną zabudowanią Stefana Mikołajowskiego. Ustrzelono Chaima Moncera. Feierstecera, nieznanego nazwiska żydówka, a chorej, leżącej w łóżku, Lejbie Marmur odcięto głowę, poczem rzucono na strych zapalone słomy. Z Siemiatyczan zamordowano nadto Romana Chlebaniuka.

W Łomży.

Dwory, opuszczone przez właścicieli, uległy ogromnemu zniszczeniu; uprowadzono wszystkie inwentarze, a mieszkania zrabowano doszczętnie. Nie mniejszej zagładzie uległy i wsie: rabowano co tylko było można i ogalacono je z koni i bydła. Mieszkania w mieście, opuszczone przez właścicieli, uległy podobnemu losowi. Ładowano na wozy wszelkie sprzęty, z meblami zażrywanymi pokrycia, okazującą dziką pasję do koloru czerwonego, którym bolszewicy ozdabiali swoje czapki i piersi. Najwięcej czerwoni nosili całkowite czerwone ubrania.

Poza tem, nikt z mieszkańców nie zaznał ani chwili spokoju tak w dzień jak i w nocy. Odbywało się ciągle łomotanie do drzwi i okien z wyrażaniem rozmaitych żądań, to też sen nie kleił powiek, a ludzie w tym raju bolszewickim chudli i mizerieli.

Nareszcie dzień 22-gi z. m. położył kres nazywanym mokiem i katuszom, powrót których rzadko czuje nerwy mogłyby wytrzymać. Na 2 dni przed tem, wiedzieliśmy już, że dzień wyzwolenia się zbliża, gdyż najpierw obozy, a później wojsko zaczęło się w straszliwy sposób płatać i wprost podjadź z brawurą je zaatakował.

Okolo g. 2-giej po poł., wśród nerwowego czekania, rozległy się nareszcie na ulicy miasta pierwsze strzały karabinowe, wymierzone do przejeżdżających obozów, a wkrótce po tem przy polskim już okrzyku pierwszy drobny podjadź z brawurą je zaatakował.

Była to chwila niezapomniana w życiu, bo jak na skinienie róźdżki czarodziejskiej, na ulicach miasta ukazały się i starzy i młodzi mieszkańcy z karabinami w ręku i ze wszystkich stron zaczęli prażyć bolszewików, którzy, zatrzymawszy obozy, uciekali w rozmaitych kierunkach.

Posypani się wiec z okien i balkonów kamienie i cegły, a nawet wrząca woda.

Wkrótce z podjazdu i ludności sformowała się dość liczna grupa z karabinami maszynowymi, która, od rogatek miasta, w stronę szosy piątnickiej zaczęła gęstym ogniem prażyć obozy i

PO BOLSZEWICKIM NAPADZIE

Z ziemi uwolnionych od nieprzyjaciela nadchodzą wieści coraz smutniejsze, coraz groźniejsze. Wszedy obraz zniszczenia, niedoli, echa mordów i gwaltów, dokonanych na bezbronnej ludności.

W Płocku.

Bolszewicy — według tych relacji — gospodarowali w powiecie płockim przez 10 dni. Na ziemię płocką zwaliła się silna armia bolszewicka, licząca kilka tysięcy piechoty i 2,000 koni, złożonej z najdzikszych kozaków i węgrów.

Bolszewiccy żołnierze mieli 4 hasła, którymi się kierowali w swej gospodarce: domagali się wszędzie złota, pieniędzy, wódki i dziewcząt. Ponadto rabowali bezwzględnie konie, wozy, ubrania, bieliznę i buty. Dopuszczali się wszędzie okrucieństw: gwałcili kobiety, dziewczęta, a nawet nieletnie dzieci; ofiary swojej dzikości niejednokrotnie zamęczali wśród wyrafinowanych tortur. Starsze, nawet chore, kobiety bili.

Ohydnie postępowały z duchowieństwem. Na księżach wymuszali oddawanie dobytku przez wkładanie im rewolwerów lub sztyletów do ust i t. d. Z powiatu zabrali ogółem około połowy koni, tak, że podcięli zupełnie rolnictwo. W polu jest jeszcze dużo plonów, nie zebranych z powodu najazdu i działań wojennych; robót jesieninych nie można podjąć, bo brak koni i wozów. Wedle pobieżnego zestawienia, bolszewicy zabrali w powiecie płockim około 4000 koni, około 1000 sztuk bydła, blisko 1000 sztuk trzody chlewnej, około 1500 wozów, prawie 3000 kompletów uprzęży, oraz około 10 tysięcy centnarów metrycznych zboża.

W samym Płocku, w którym silnie znać ślady zaciętych walk ulicznych, jakie się tam przez 20 godzin toczyły, w którym na ulicach stояły jeszcze barykady, byli bolszewicy zaledwie dobę. Zajęli dzielnicą najuboższą. Zrabowali ludność, nawet najuboższą, doszczętnie. Jedną sanitariuszkę porąbali, druga dogorywa w szpitalu. Szesnastu rannych żołnierzy wywlekli ze szpitala i w bestialski sposób dobili. Nasi żołnierze, aczkolwiek liczebnie słabsi, bili się niesłychanie

niebawem ruszyła do ataku, uwieńczonego pomyslnym skutkiem; dalszy jednak pościg uniemożliwił podpalenie jednego i uszkodzenie drugiego mostu na Narwi, dokonane przez bolszewików w ostatniej chwili; jest jednak zupełnie pewna wiadomość, że większa część obozów daleko nie zajechała.

W Wilnie.

Z Kowna donoszą, że wojska litewskie wkroczyły obeenie do Wilna. Stwierdzono na wstępnie, że Wilno jest doszczętnie splądrowane. Komisarze bolszewiccy wywieźli wszystkie depozyty bankowe. Sklepy i magazyny są wypróżnione. Zabranio również wszystkie maszyny i urządzenia fabryczne.

W Ciechanowie.

Gwałcenie kobiet chrześcijanek i żydówek było na porządku dziennym. Bolszewicy uważały za zaszczyt względem miejscowej ludności, powtarzając, że wytwarzają nową, wyzwoloną rasę. Z dnia na dzień jednak czuli się w mieście coraz mniej pewni. Pod Ciechanów podjeżdżały nasze pociągi pancernie i niepokoily krasnoarmienców. W mieście była zorganizowana «czterwona milicja», uzbroniona w karabiny. Zapisało się do niej nawet wielu obywatele, niesprzyjających bolszewikom. O istotnym nastroju tej milicji przekonali się najeźdżycy bardzo rychlo. Dn. 15 z. m. wpadła niespodziewanie do Ciechanowa polska kawaleria. Część brygady jazdy, pod osobistem dowództwem brygadiera, generała Karnickiego, przerwała front od Płoska i wtargnęła na tylu nieprzyjaciela przez Baborzewo i Glinieckie.

W Nieszawie.

Przez tydzień cały Nieszawa była ostrzeliwana przez bandy bolszewickie. Walki nietylko kartaczownice i karabiny, ale także i 3 armaty (starego typu), które uszkodziły kościół farny, klasztor i wiele domów prywatnych.

Jak grom z jasnego nieba, padły pierwsze strzały.

Dzięki inicjatywie Czerwonego Krzyża i zorganizowanym przez profesora Zaleskiego kursom sanitariuszek, z błyskawiczną szybkością w ciągu kilku godzin, przy niezmordowanej pracy powstały dwie bezpłatne kuchnie dla żołnierzy, czytelnia i szpital dla rannych i chorych. Dzień i noc obywatele miasta, pod gradem kul pracowali dla naszej armii.

Znamienne Uchwały

W Warszawie odbył się wiec narodowodemokratyczny, którego głównymi mówcami byli pp: Gąbiński i Marjan Seyda.

Wiec ten powziął następujące rezolucje:
1) Zgromadzeni na wiecu w dniu 29 czerwca Polacy i Polki: 1) składają hold walcejnej i zwycięskiej armii naszej, oraz dzielonym jej francuskim towarzyszom broni, z generałem Weygand'em na czele;

2) Wzywają społeczeństwo do wytrwania w czujności wobec zewnętrznych i wewnętrznych wrogów państwa i pochwalają patriotyczny wysiłek społeczeństwa wielkopolskiego i pomorskiego, celem stworzenia zachodniej armii rezerwowej;

3) żądają reorganizacji armii, oraz wyrugowania z niej tajnych organizacji i oczyszczania szeregow z żywiołów, uprawiających w niej politykę;

4) żądają zbadania przyczyn poprzednich klesek i ukarania winnych;

5) żądają rewizji urzędów cywilnych, zmniejszenia liczby urzędników do niezbędnej normy i usunięcia z urzędów osobników nieudolnych i niesumiennych;

6) żądają zasadniczo rozdzielenia funkcji Naczelnika Państwa i Naczelnego wodza armii;

7) żądają polityki zagranicznej szczerze, stanowczo i konsekwentnie opartej o sojusz z państwami sprzymierzonymi;

8) żądają umiejętności i energicznego wysiłku rządu dla korzystnego załatwienia sprawy Gdańską, G. Śląską, oraz dla zjednoczenia z macierzą tych ziem na wschodzie, które są polskie i do Polski ciążą».

Dla świadomych istoty walk partyjnych naszych rezolucje te mają charakter rewolucyjny — są wymierzone przeciwko Naczelnikowi Państwa pod osłoną słuszych postulatów.

P. P. S.

Centralny Komitet Wykonawczy Polskiej Partii Socjalistycznej i Związku posłów tejże partii, na posiedzeniu swem, odbytym w dniu 29 z. m., w Warszawie, powziął następującą decyzję w sprawie zawarcia pokoju:

1) Przyjazne współżycie narodu polskiego i rosyjskiego jest koniecznością dziejową dla obu narodów i jednym z nieodzownych warunków powszechnego pokoju.

2) Podstawą sprawiedliwego ustalenia wschodniej granicy Polski może i powinna być zasada etnograficzna z poprawkami i uzupełnieniami, osiągniętymi przez porozumienie obu stron walczących. Odrzucając tedy wszelką myśl imperjalistycznej aneksji cudzych ziem, C. K. W. i Z. P. P. S. wzywa swoich przedstawicieli w Rządzie, delegację pokojowej i R. O. P., by na swoich stanowiskach, w duchu tych zasad, rozwinięły energetczną działalność i przyjęcie tych zasad postawiły jako warunek swojej dalszej współpracy.

3) W sprawie narodów, zamieszujących ziemie pomiędzy Rosją i Polską, Polska domagać się powinna i nadal uznania prawa tych narodów do decydowania o swoim losie, gdyż weszły one w skład państwa rosyjskiego nie drogą dobrowolnej umowy, lecz wojennego podboju. Zasada ta jednak urzeczywiścić się nie da na drodze rozprawy orężej między Polską a Rosją, lecz może być jedynie dziełem pracy wyzwolennej narodów zainteresowanych.

4) P. P. S. uważa, iż traktat pokojowy pomiędzy Rosją sowiecką a Litwą, zawarty w dn. 12 lipca r. b., jest traktatem imperjalistycznym i nie może być przez Rzeczpospolitą Polską uznany. Sprawę przyszłego losu ziemi wileńskiej i grodzieńskiej P. P. S. uważa za sprawę wewnętrzną Polski i Litwy, która winna być załatwiona w drodze pokojowego porozumienia Polski i Litwy, w zgodzie ze swobodnie wyrażoną wolą ludności zainteresowanej.

Niemieckie Rachuby.

Istnieją dowody, że przygotowany był przez niemieców zamach wojskowy na Śląsk i Pomorze w kombinacji z upadkiem Warszawy, który uważano za pewny.

Na Pomorze mieli wkroczyć niemcy pod pozorem zabezpieczenia sobie komunikacji z Prusami Wschodnimi wobec zajęcia «korytarza polskiego» przez bolszewików. W Berlinie zresztą mówiono głośno o tej «ewentualnej konieczności».

Co do Śląska Górnego, to miało tam wybuchnąć ogólne powstanie zbrojne niemieckie, wrocławiu zaś było w pogotowiu wojsko do wkroczenia na Górnego Śląsk w celu uspokojenia kraju». Raz zajawszy te ziemie zbrojną ręką, liczyli niemcy, że już się z nich nie ruszą. Zwycięstwo polskie pod Warszawą przekreśliło całą tą kombinację. Nakazano wybuch powstrzymać, wszelako nie udało się to w całości. Stąd wywodzą się krwawe zaburzenia katowickie.

Naczelnik Państwa o Zwycięstwie

W rozmowie swej z wysłańcem «Kurjera Paryńskiego» p. Naczelnik Państwa oświadczył między innymi, co następuje:

— Obliczam tak: Bolszewicy zgromadzili na naszym froncie 250,000 ludzi. Jenców weźmiemy do 80 tys., jedną trzecią tej liczby, t. j. 25 tys. stracił nieprzyjaciel w zabitych i rannych, czyli ubędzie mu z szeregów około 100 tys. Przesiąknie do Rosji z powrotem jakieś 125–150 tys. Są to rozbitek zdemoralizowane, Sowiety więc będą potrzebować dłuższego czasu na odnowienie armii. Wątpię coprawda aby mogła mieć ona dużą wartość bojową, jakkolwiek wierzę, że bolszewicy swych zamiarów napastniczych nie zaniechają.

— Zdawałoby się, że właśnie obecnie winni opuścić z górnych żądań przy rokowaniach pokojowych?

— Bolszewicy chcą wygrywać, jak zawsze, bezczelnością...

— Chwila ciszy, poczem Naczelnik snuje myśl dalej:

— Nasi przyjaciele chcą, byśmy stanęli na wschodzie w postawie czysto defensywnej. Według mnie, jest to absurd. Jak można z niewielką armią, słabo opatrzoną w środki techniczne,

stworzyć stałą linię obronną na długość setek kilometrów, bo niemał od morza Bałtyckiego aż w głębokie południe. Linia taka musi być oszczędzana, zbetonowana, osloniona drutem kolczastym. Na zwiezienie samego drutu trzeba złożyć cały tabor kolejowy. Czystej linii defensywnej utrzymać się nie da... Są dwa rozwiązania: iść przed siebie, aż do zupełnego rozbicia wroga, zmuszenia go, by z nami inaczej mówił, albo — stanąć na iluzorycznej naszej granicy wschodniej i czempredzej zawierać pokój. Społeczeństwo musi powziąć decyzję, decyzję stanowczą i szybką. Czasu niema: do zimy dwa miesiące. Nasze społeczeństwo nie łatwo rozgrzać — już stygnie. Nie trzeba się ludzić, jeżeli nawet zatrzymamy pokój — zawsze będziemy celem napaści ze strony Rosji.

— Gdzie, Panie Naczelniku, moglibyśmy stać w chwili obecnej na wschodzie?

— W niektórych miejscowościach, pod Brześciem np. przykład, przekroczyliśmy już linię, wyznaczoną nam przez Entente, t. zn. linię 8 grudnia, natomiast na północy, około Niemna, dochodzimy do niej. Linia ta jest pod względem strategicznym nie warta. Zatrzymać się na niej i okopać, stworzyć stan czystej defensywnej, to znaczy — stwierdzić fakt, że iluzoryczna granica na wschodzie odpowiada naszym aspiracjom.

— Sadzono powszechnie, że posunie się obecnie na północ tak aby zająć Wilno?

Naczelnik zamyślił się

— To jest zagadnienie polityczne. Nicch decyduje co do tego rząd, jako wyraz woli społeczeństwa.

LIST OTWARTY

Od Górników-Polaków z kopalni w Carmaux Do Szczawnnej Redakcji POLONII w Paryżu.

My, robotnicy polacy, pracujący w kopalni Carmaux, w zjednoczeniu naszem solidarni, za zgodnym wspólnym porozumieniem się, przystąpiliśmy do organizowania polskiej biblioteki, która byłaby fundamentem do dalszego rozwoju naszej organizacji na obczyźnie. Chcąc wydawać narodowość naszą pośród tutejszej ludności hiszpańskiej, która pogląda na nas kosym okiem a nie mając żadnej rozrywki w chwilach wolnych od pracy, gdyż język nie znamy, czując się jako pięte koło u woza pomiędzy tutejszymi mieszkańców, jakież ze względu na nasze rodziny, które tu w krótkości mają przybyć z kraju a którym chcielibyśmy uprzemianić chwilę pobytu we Francji, zwracamy się do Społeczeństwa Polskiego w Paryżu z prośbą o zaofiarowanie nam książek polskich z zakresu wiedzy i literatury, utworów teatralnych, nut, instrumentów muzycznych dla tworzącej się organizacji naszej.

Zebralismy między sobą na ten cel okolo stu franków. Ten akt solidarności naszych braci na obczyźnie dodał nam otuchy i wiary. Towarzystwo kopalni dodało na ten cel sto franków. Jest to wprawdzie na rozwinięcie naszej organizacji początkowej suma nie wielka, lecz, widząc przychylność zupełnie nam obcych ludzi, nie wątpimy, że i Społeczeństwo nasze odniesie się równie przychylnie do tak poważnej a mającej tak moralne, jak i polityczne znaczenie, sprawy, łączącej się z duchowem i moralnym dobrem naszem, i przyczyni się uczynkiem do wzmacniania naszej organizacji. Każda książka, każda gazeta będzie z radością przez młodzież naszą, która tu, w wielkiej ilości, jako kwiat, wiecznie, będzie z wielkim Bóg zapłacić przyjęta.

Racz przyjąć Panie Redaktorze itd. itd. Carmaux, dnia 29 sierpnia 1920 roku.

List ten podpisało siedemdziesięciu i sześciu pracowników polskich!

Kochani Rodacy.

Trzeba ze wszystkich sil odpowiedzieć godnie na to serdeczne a obywatelskie pismo naszych Braci, którzy podziwiają się na Ziemi francuskiej, w której pomiędzy robotników hiszpańskich, i uczuwają głód polskiego słowa, polskiej nauki, polskiej wiedzy, myśli polskie...

Każdy z was ma tam, u siebie, nie jedną książkę dawną przeczytaną, książkę niepotrzebną Mu...

Nie pożądasz trudu. Ślijcie nam te książki a my, z naszej strony, naprawimy je naszym dzielonym pracowników, którzy organizują się, łączą, drą do światła, do wiedzy, do szlachetnej rozrywki.

Ufamy, że Kolonia nasza Polska nie odmówi nam pomocy, że odpowie natychmiast.

My, z naszej strony, naprawimy od siebie również skromny nasz podarék książkowy.

Dawajcie książki, nuty a jeżeli nie macie pierwszych i drugich to dawajcie gotówkę.

Przy zmianie adresu prosimy nadsyłać markami pocztowemi 75 centimów na druk nowych opasek.

Trzeba wszystkie placówki, wszystkie środowiska polskie zaopatrzeć a to poczynając od Carmaux.

RED.

Okopne położenie robotników polskich we Francji

Po takim tytulem, w jednym z ostatnich numerów «Robotnika» warszawskiego, zajmującej się w Paryżu «Opieką Polską», pani Stanisława Gawrońska, ogłasza następujący artykuł:

Toul, 27 sierpnia.

«Jako przedstawicielka «Opieki Polskiej» w Paryżu, przyjechałam do Toulu, aby zwiedzić baraki, przeznaczone dla polskich robotników w chwili ich przyjazdu do Francji. Pragnąc, aby wrażenia, które tutaj odnoszę, wiadomemi były jaknajprzejedź ludowi polskiemu, uciekam się do pośrednictwa «Robotnika».

«Zastałam w barakach 109 ubogich dziewcząt, przybyłych za kontraktami, jest kilka 17-letnich. Większość wyjechała z Warszawy 6 sierpnia, niejedna zaś część jest tu już od 6 tyg. Praca, do której jechaly, okazuje się nie do osiągnięcia, dyrektor bowiem baraków objaśnia mnie, że «pierwszy transport polskich kobiet okazał się niezadowalniającym tak, iż popyt na robotnice polskie upadł zupełnie». Te nieszczęśliwe zatem, skazane są na pobyt w barakach do terminu, czasu kiedy przewidzieć nie można, na laseczce mężczyzn tłumaczów, dyrektor bowiem po polsku nie rozumie; a w miarę jak czas upływa, skłonni się stają godzić się na warunki coraz gorsze; kilka z nich prosiło dziś mnie, by powiedzieć «szefowi», iż w dziedzinie się zgoda za franka dziennie (ogłoszeniami w Warszawie obiecywano im, jak mówią, płace od 5 do 15-tu frankiennie).

«Rzecz prosta, że to położenie bez wyjścia doprowadza je do gorszych jeszcze kompromisów. Każda, przyjeżdżając do Toul, obiecająca jest długiem 150 fr. za podróż swą. Gdyby zatem przypadkiem znalazła wreszcie pracodawcę (o co «Opieka Polska» całem sercem starać się będzie),

musi to być taki, któryby mógł zaraz wypłacić rządowi francuskiemu te 150 fr. i straciłby jej to potem z pensji. W języku baraków nazywa się to «wykupywaniem» dziewczyny. Otóż, gdy obecnie pracodawcy «kupowań» nie chcą, zdarza się, iż ładniejsze dziewczęta «wykupywane» są przez przygodnych wielbicieli. Okazji na to nie brakuje, gdyż przez te same baraki przewijają się ciągle setki robotników. I dziwi się nie można dziewczynie, że w ten sposób kończy, zważyszy długie i męczące tygodnie, które spędza w zamknięciu, bezczynności, marnem pożywieniu, bez pieniędzy i bez widoku, by to straszne życie niosło się rychło skończyć.

«Wiele dziewcząt opuszcza baraki w jeszcze smutniejszy sposób. Upatrzą chwilę, gdy brama jest źle strzeżona i uciekają do miasta, więzione są za włóczęgostwo, lub przepadają bez wieści. Zwróciłam na tę sprawę uwagę Stowarzyszenia do zwalczania handlu żywym towarem; ale, przedewszystkiem, chciałabym by te moje słowa trafiły jaknajprzejedź do samych dziewcząt polskich, aby je wstrzymać od zapisywania się na wyjazd do Francji. Zapisywanie to odbywało się w końcu lipca i poczatku sierpnia na Lesznie nr. 140. Obecnie ta sama propaganda na wywóz kobiet (gdy mężczyzn z powodu wojny, mieć nie można) odbywa się podobno w Krakowie.

«Odrośne polskie władze w Paryżu nie są w tej sprawie bezczynne, ale, jest ona na tyle palaća, iż wszelkich przeciw niej sposobów jednocześnie próbować warto. Gdyby ubogie polskie dziewczęta mogły widzieć łzy, rozżalenie i nadzieję tych biednych «niewolnic», gdyby słyszały, jak one mówią, że ich bidea w Polsce była słodka w porównaniu z poniewierką i niedostatkiem, który teraz cierpią, wstrzymałoby to je niewątpliwie od wyjazdu».

Stosunki w Toul zaiste muszą być rozpaczlne, jeżeli p. Gawrońska, stojąca tak blisko zainteresowanych władz polskich z uwagi na stanowisko swego męża a sama przez sie tak bardzo różniaca się w poglądach z «Robotnikiem», uciekła się do pośrednictwa organu urzędowego Polskiej partii socjalistycznej.

Lecz kto tu zawiñ, chyba ten tylko, kto lekomyślnie rekrutuje dziewczęta polskie na roboty, których nie może zagwarantować, kto zezwala na rozmawianie bajd o czekających te dziewczęta świetnych zarobkach we Francji.

Zabójstwo Cesarza Mikołaja II i jego rodziny.

(dokończenie.)

Szofer, który dostarczył tego automobilu, był zamieniony innym, wziętym ze wskazanego hotelu. Następnie, 19 lipca, około godziny 6-tej automobil ten powrócił z tym samym hotelowym szoferem. Zwracało uwagę, że automobil był mocno oblocany i zawałany krwią, chociaż było widoczne, że był myty.

Inny świadek Kutenków świadczy, że po zwolnieniu go ze służby wojskowej w czerwonej armii, na skutek choroby, w miesiącu maju, objął posadę ekonoma w robotniczym klubie Werchnie-Isielskiej fabryki. Dn. 18-19 lipca, około 4 godziny rano, przyszli do klubu prezes komitetu wykonawczego C. R. i S. D. Siergiej Pawłow Mlyszkin, wojsenny komisarz Piotr Jermakow i znani członkowie partii bolszewickiej Aleksander Kostonsow, Wasilij Lewantych, Mikołaj Partin i Aleksander Kriwcow. Tam, w pokoju obrad partyjnych, długo trwała jakas tajemnicza narada, z której zdolał pochwycić tylko jedno zdanie: «były ich 13 osób — trzynasty był doktor». Spostrzegły świadka, komisarze wyszli do ogrodu, on zaś zainteresowany ich rozmową, podał za nimi i, ukryty w trawie, podsłuchiwał. Najpierw doszło do niego zdanie, wygłoszone przez Kostantowa: «już dwa dni trwała mitrega, wczoraj pochowaliśmy, a dziś trzeba było chować na nowo». Dalsza rozmowa wyjaśniła, że Lewantych, Partin i Kostonsow brali udział w chowaniu zabitego Cesarza i jego rodziny. Świadek słyszał, jak Krywcow stawał pytania, a Lewantych i Partin dawali wyjaśnienia, łącząc cyniczne przechwaski do swoich czynów. Tak naprawidł, Lewantych opowiadał: kiedy przysłyszmy, ciała jeszcze były ciepłe, ja sam dotykalem cesarzowej, była jeszcze ciepła, teraz można i umrzeć spokojnie, macałem samą cesarzową».

Następowały pytania, jak byli ubrani zabici, czy żadni i wielu ich było? Partin odpowiadał: wszyscy byli ubrani po cywilnemu, w ubraniach ich były zaszyte różne biżuterie i że między nimi nie było nikogo ładnego; wtedy jakiś głos

się odezwał trudno szukać piękności wśród trupów. Świadek także słyszał, takie zdanie: o następcy tronu mówili, że on niby umarł w Tobolsku, ale nie i on tu..... W jakim miejscu byli pochowani, o tem nie mówiono, świadek tylko słyszał, że w poczatku byli oni pogrzebani gdzieś nie daleko za Ekaterynburgiem w dwóch miejscowościach, ale następnie ciała były wywiezione, jeszcze dalej i pochowane w różnych miejscowościach. Na zakończenie, jeden z rozprawiających zaczął wyliczać imiona: Nikołasza, Sasza, Tatjana, następcę, Wyrubową i były wymienione jeszcze jakieś imiona, których jednak świadek nie dosłyszał, na zakończenie, jeszcze raz było powiedziano: trzynasty-doktor».

Raport ten, datowany 12 grudnia 1918 r. N. 38 Omsk i podpisany przez Prokuratora Kazańskiej Izby Sądowej, N. Mirolubowa i jego sekretarza.

Dokument II.

Raport Prokuratora Ekaterynburskiego Okręgowego Sądu do p. Prokuratora Kazańskiej Izby Sądowej.

W dopełnieniu mego raportu z dnia 3 stycznia 1919 r. N 13 w sprawie zabójstwa byłego Cesarza Mikołaja II i jego rodziny, mam zaszczyt donieść, co następuje:

Członek sądu Siergiejew, któremu było polecone śledztwo, d. 14 listopada zbadał następujących świadków: Piotra Bogojawlenskawo, Siemiona Nowikowa, Annę Kostonsową, Natalię Kotową, Helenę Cebelę, Aleksandru Samojłową, Fiódorę Iwanową, Olę Demin, Afanasija Elkina, Helenę Oszczepkową, Michała Tomaszewskiego, Grigorja i Kapitolinę Agafonowych.

Z pomiędzy tych świadków tylko trzej ostatni wnieśli do sprawy nowe dane, reszta tylko stwierdziła swoje poprzednie zeznania. Tomaszewski podaje opis zabójstwa Cesarza Mikołaja II i jego rodziny, że słów swego znajomego, świadka, Grigorja Agafonowa, ten zaś ostatni opowiadało to, co słyszał od swojej żony Kapitoliny Agafonowej, która zeznała: brat jej Anatolij Jakimow służył w czerwonej armii w Ekaterynburgu i był wyznaczony do oddziału, który strzegł domu Ipatjewa, gdzie była uwięziona cesarska rodzina. Jednego dnia, w miesiącu lipca, Anatolij zjawił się u niej, mając wygląd bardzo znużonego. Na jej zapytanie, co się stało?

Dzisiaj trzeba działać, trzeba przedewszystkiem ratować sytuację. «Odrośne polskie władze w Paryżu nie są w tej sprawie bezczynne», stwierdza p. G., lecz my śmiemy twierdzić, że z natury rzeczy są chwilami bezsilne nawet... tak w tym razie, jak w tysiącu innych przypadków... A bezsilność władz polskich wynika ciągle z tego, że składają się one głównie i wyłącznie niemal z ludzi, którzy, jakby z zasadą, stronią od gromad polskich, nie szukają pomocy i współdziałania Kolonii polskiej.

Władze te ciągle, ze wszelkimi sił, zapominają, że, w chwili, kiedy we Francji nie było żadnych urzędowych przedstawicieli, żadnych biur rządowych polskich, że w tej chwili praca społeczna polska czyniąca więcej niż dzisiaj zasobne w fundusz reprezentacyjne biura.

Władzom naszym ani się śni, że przed wojną były utrzymywane z dobrowolnych składek biura pracy i samopomocy, było zorganizowane całkowicie wychodźstwo górników polskich, że to wychodźstwo utrzymywało własne szkoły, że ofiaroś Kolonji spieszyła na wsze strony z ratunkiem, że działała szkoła polska, stowarzyszenia, korporacje, że, na każdym szczeblu, pracowała myśl obywatelska! Wojna zrujnowała te wszystkie instytucje. Powstanie urzędowego przedstawicielstwa przyjęło inicjatywę prywatną. Urzędy nasze działają całkowicie odosobnione. Nie chcą współpracy Kolonji, nie pozwalają jej się «mieszać». Stoją one na jednym krańcu a na drugim krańcu stoi liczna, można nawet i osiąarna Kolonja polska.

Gdyby się nad tem zastanowić głębiej, niedola tych 109 dziewcząt polskich znikały by w tej chwili... Francja cierpi na dotkliwy brak służby domowej, której, przepłacając nawet, dostać nie można wobec dopuszczenia kobiet do wielu rzemiosłów i zawodów. Zorganizowana Kolonja polska umieściła by te dziewczęta w ciągu paru dni, bo owe hibowe 150 franków, które dla czytelnika warszawskiego wynoszą całe 2250 marek, tutaj, we Francji, równają się conajwyżej 300 markom! Ale na to trzeba koniecznie, aby urzędy nasze pomyślały o potrzebie zorganizowania tej Kolonji, o dopuszczeniu jej do współpracy. Otóż w tym kierunku szanowna autorka poinformowała myślą o potrzebie zorganizowania tej Kolonji, o dopuszczeniu jej do współpracy. Otóż w tym kierunku szanowna autorka poinformowała myślą o potrzebie zorganizowania tej Kolonji, o dopuszczeniu jej do współpracy.

Pelen emocji odpowiedział, że ubiegłej nocy Mikołaj Romanow, cała jego rodzina, doktor, frejlini i lokaj zostali zabici. Według słów Anatolija, który był obecny przy egzekucji, zabójstwo było dokonane w sposób następujący: o 1 godzinie w nocy, zbudzono więźniów i sprowadzono ich nadol. Tu im oświadczyono, że do Ekaterynburga przedko wejdzie nieprzyjaciel i dla tego oni muszą być zamordowani. Anatolij opowiadał, że «ich» trzeba było dobijać kolbami, bagnetami i wystrzałami, że szczególnie dużo mieli kłopotu z Frejliną Wyrubową która wciąż biegała, zakrywała się poduszką, na jej cieles znałezono 32 rany. Wielka księżniczka Anastasia Mikofajowna zemdlała; gdy ją zaczęto opatrywać, ona «dziko zakrzyczała, zawizdzała» i ją dobili kolbami i bagnetami. Scena mordu, opowiadał Anatolij, była tak okrutna, że trudno była wytrzymać i on kilka razy wychodził «na powietrze» żeby się «orzeźwić». Anatolij jej nie opowiadał wielu było zabójców i kto właściwie zajmował się tym mordem, tylko utrzymywał, że strzelali nie «krasno-armiecy», a Łotysi i jacyś «główni», co zjechali tu z «Sowietu». I tych głównych było pięciu.

Krwi było tak dużo, że ją uprzatały miotłą. Pomordowanych naładowali na automobil i wywiezli do lasu, gdzie ich pochowali w ogólnym dole na ten cel przygotowanym. Właściwie samo miejsce, gdzie oni byli pochowani Anatolij nie wskazał. Dopiero o 6 godzinie rano wszystko było zakończone. W poduszkach były znalezione duże paczki pieniędzy i brylanty. Z osób, które były w domu Ipatjewa, ocalał tylko dwóch ludzi: kamerdyner, który został wywieziony do Permu i chłopak, służący przy kuchni.

Wiadek Grigoryj Agafonow oświadczył, że zeznaniem Anatolija nie można było nie wierzyć, ponieważ jeszcze wieczorem tego samego dnia, kiedy on przyszedł do nich pożegnać się, wygląd jego był «wprost zdumiewający» twarz zmieniona nie do poznania, oczy przerażone, dolna warga, gdy mówił, drżała mu nerwowo; było widoczne, że w minioną noc przeżył on coś okropnego. W ten sam dzień Anatolij wyjechał a gdzie się znajduje obecnie nie wiadomo....

Podpisał prokurator Jordaniśki i naczelnik 3 wydziału, Nikołajew. przekl. W. Milkuszyca.

OFIARY

Na wczasy letnie Działwy Polskiej.

WPan Zamerski z Paryża 10 fr. Łącznie z ogłoszonemi w numerze 33 POLONII 2.325 fr., zebrane na Działwy Polską **2.335 fr.**

W dniu 1 września wypłaciliśmy Opiece Polskiej w Paryżu drugi tysiąc franków, na co otrzymaliśmy pokwitowanie.

Na Szpital dla Polski.

WPP : pani Wanda Szczukowa z Nicei 50 fr.; — pani Emilowa Sperling 200 fr.; — Mme et M. Vincent Bystrzanowski, inspecteur de la Cie Linotype z Paryża 10 fr.

Pracownicy polscy z Arras nadesłali nam zebrane przez p. T. Grodzkiego 190 fr., na którą to sumę złożyli się :

Po dziesięć franków WPP : Jan Kłysiak, Wincenty Olkowski, bracia Kosińscy Jan i Szymon, i Adolf Skierniak;

po pięć franków WPP : Jan Korwat, Adam Ostrowski, Jan Stanczyk, Jan Szczupala, Aleksander Oska, Jan Kanclerz, Ignacy Ozimiński, Jan Jabłoński, Jan Zawada, Adam Sujkowski, Feliks i wiatkowski, Ignacy Kosiarski, Franciszek Kubica, Józef Mlynarczyk, Franciszek Ozdoba, Antoni Kowalski, Piotr Siwecki, Zygfryd Wysokiński, Jan Soiński, Jan August, Bolesław Sztañdur, Piotr Sitek, Adam Sowa, Stanisław Oszpara, Józef Kaczmarek, Wojciech Olejarz, Józef Kwieciński.

piętnascie fr. złożył WP. Telesfor Grodzki. Razem, jak wyżej, 190 fr.

Razem otrzymaliśmy w ubiegłym tygodniu na Szpital dla Polski 450 fr. Łącznie z ogłoszonemi w numerze 33 POLONII 354 fr. 50 cent. i 100 lirów włoskich, zebraliśmy podottage **804 fr. 50 c. i 100 lirów włoskich.**

Na Polski Czerwony Krzyż.

Nadesłali nam WPP : Charles Vergara z Dinard 25 fr.; — Dr Michał Wojlański z Etréchy 20 fr.; — Dr Paweł Wojlański z Etréchy 20 fr.; — M. Casterès, née Wojlańska z Savignes 15 fr.; — Mme Yvonne Bréssy, née Wojlańska z Avignon 15 fr.; — Prof. Franciszek Kozłowski, delegat polski w Tuluzie 10 fr.; — Wincenty Staymetz z Paryża 20 fr.; — panna Helena Jezierza 20 fr.; — pani Marja Majewska 31 marek polskich; — za pośrednictwem p. A. Mosińskiego z Pacy-sur-Eure złożyli; — Madame Bardou 20 fr.; — Mlle Gayte 5 fr.; — M. et Mme Martinet 20 fr.; — p. Mosiński z małżonką 20 fr.; 25 Marek polsk. i 30 Koron; — p. Marjan Chemiczewski z Colombes pod Paryżem 10 fr.; — Mme i M. Bystrzanowski, inspecteur de la Compagnie Linotype, z Paryża 25 fr.

Za pośrednictwem Ajentury Paryskiej Banku dla Handlu i Przemysłu: Państwo H. A. Rau z Paryża i pani N. Schmitt-Rau z Brukseli 1.000 fr.; — pani Constant 1 fr. 50 cent.; — p. Guttmayer 5 fr.; — i p. Bolesław Jodkowski z Asnières 20 fr. — Razem, za pośrednictwem Ajentury Banku, 1026 fr. i 50 cent.

Górnicy polscy z Algrange w Alzacji i Lotaryngii nadesłali nam przez p. Franciszka Mikołajskiego 140 fr. Na listę tą złożyły WPP :

Franciszek Mikołajski 10 fr.; — Józef Kieca 10 fr.; — Marcin Tomasz 10 fr.; — Franciszek Baranowski 10 fr.; — Franciszek Parada 10 fr.; — Wacław Galicki 7 fr. 50 cent.; — Jan Bej 6 fr.; — Ignacy Adamczak 5 fr.; — Józef Szczepanik 5 fr.; — Katarzyna Szczepanik 5 fr.; — Walenty Puk 5 fr.; — Józef Sok 5 fr.; — Oswald Kąmpka 5 fr.; — Józef Berecki 5 fr.; — Jan Barczarek 5 fr.; — Paweł Zacharjasz 5 fr.; — Ignacy Rzanek 5 fr.; — Józef Pustkowski 3 fr.; — Jan Dominik 5 fr.; — Bolesław Ciężki 3 fr.; — Albert Leiman 2 fr.; — Jan Jakubowiak 2 fr.; — Emilia Szczepko 2 fr.; — Mojżesz Limonek 2 fr.; — Antoni Skudlarek 2 fr.; — Franciszek Owczarzak 2 fr.; — Franciszek Kolasa 2 fr. 50 cent. Razem, jak wyżej, pracownicy polscy w Algrange 140 fr.

Otrzymaliśmy razem, w ciągu tygodnia ubiegłego, 1.441 fr. 50 cent., 56 Marek polskich i 30 koron.

Łącznie z ogłoszonemi w numerze 33 POLONII 7.452 fr. 50 cent. i 3.000 Marek polskich, zebraliśmy podottage na Czerwony Krzyż Polski ogółem **8.893 fr. 3.056 Marek polsk. i 30 Koron.**

Wobec tak znacznego znów przypływu gółówki wysłaliśmy, w dniu 7 września, za pośrednictwem Ajentury Paryskiej Banku dla Handlu i Przemysłu, do Głównego Zarządu Czerwonego Krzyża, czwarte 2,000 franków oraz 3,056 marek polsk. i 30 Koron austriackich. Na co otrzymaliśmy pokwitowanie za numerem 229.

Czyli razem wysłaliśmy do Warszawy po dziś dzień 8.000 fr., 3056 Marek, i 30 Kor. Razem, przy zamianie na marki, wynosi to około:

120.000 marek polskich.

Otrzymaliśmy pismo od WPana A. Mosińskiego z Pacy-sur-Eure, który, idąc śladem p. Augustyniaka z St.-Etienne, zobowiązuje się płacić po 15 fr. miesięcznie na Czerwony Krzyż, aż do zawieszenia składek w POLONII.

Wszystkim Ofiarodawcom zasylamy serdeczne « Bóg Zapłać ».

UROCZYSTOŚĆ OCALENIA WARSZAWY

Z powodu, mającego się w najbliższą niedzielę odbyć w Kościele Wniebowzięcia uroczystego nabożeństwa dziękujeńskiego za ocalenie Warszawy a z nią Polski, czcigodny dyrektor Misji, ks. prałat Leon Postawka, wydał następującą odezwę:

Kochani Bracia Rodacy,

Zbawiciel wiata, Chrystus Pan, w nieskończoności dobroci Swej, ocalił nam od zagłady Ojczyzny naszą, za wyraźnym wstawiennictwem Matki Swej Najświętszej i Królowej Polski.

To też obowiązek naszym jest, przed tronem Pana zastępów i obrazem Najświętszej Dziewicy Częstochowskiej, odśpiewać hymn dziękujeński: Ciebie, Boga, chwalimy ».

Wzywam Was przeto, Ukochani Bracia, na dzień 12 września, godzinę 10 i pół rano, do spełnienia tej świętej powinności.

Dzień ten jest pamiętnym w historii naszej. W dniu tym bowiem król nasz, Jan III, Sobieski, w otoczeniu bohaterów, którzy pod murami Wiednia ocalili nie tylko stolicę cesarstwa ale i chrześcijaństwo całe, jak to powiedział papież Innocenty X., — sam zaintonował w katedrze św. Stefana « Te Deum laudamus », na podziękowanie Panu Bogu za odniesione zwycięstwo.

Pragnę rocznicę tamtego zwycięstwa połączyć z wielkim ostatnim zwycięstwem polskim nad strasznym nieprzyjacielem nietylko Ojczyzny naszej ale i świata całego.

Stańmy zatem wszyscy, gromadnie, przed ołtarzem Pani i Królowej naszej z ta pieśnią dziękujeńską.

Wiadomem Wam jest, jaki udział wzięła Armia Francuska na polu chwaly w zwycięstwie naszem i jak cały naród francuski uczestniczył w modlach za kraj nasz.

Z tej też przyczyny wszystkie stany duchowne, wojskowe i świeckie są zoprośzone do naszego Kościoła, aby wspólnie Panu Bogu cześć dziękujeńską złożyć.

Pomoc Boska i opieka Najświętszej Dziewicy nich zawsze będzie z Wami.

Wasz brat i sługa,
Ks. Prałat, Leon Postawka, jubilat.

Paryż, dnia 8 września, 1920 roku.

FERDYNAND DOLIŃSKI

W dniu 2 bm. zmarł w Paryżu, w 82 roku życia, profesor Ferdynand Mikołaj Jan Doliński, weteran roku 1863 i 1877-71, prezes Towarzystwa Veteranów polskich, dobrze zasłużony i Polsce Francji obywatel.

Profesor Doliński w powstaniu roku 1863 brał czynny i bardzo wybitny udział. Przybywszy na emigrację, oddał się pracom laboratoryjnym i poświęcił chemii. W chwili wybuchu wojny prusko-francuskiej, zaciągnął się do szeregów, walczył dziennie pod Champigny. Żaczem powrócił do ulubionych studiów chemicznych w zastosowaniu do przemysłu. Został wysłany na misję naukową do Egiptu, po ukończeniu której oddał się całkowicie szkolnictwu i, jako profesor fizyki, już po zdaniu w Sorbonnie nowych specjalnych egzaminów, wykładał kolejno w szkołach w Romans, w Valence, Lisieux i Chateaudun i tak ciężką pracą, pełną poświęcenia, kochany przez młodzież, szanowany przez zwierzchność, dosłużył się maleńkiej, ubogiej emeryturki. Dzięki zabiegom grona przyjaciół, w roku 66 życia, został przyjęty do schroniska dla emerytów « La Providence », na ul. des Martyrs w Paryżu, i tam cichego, godnego dokonania życia.

Wraz z profesorem Dolinskim schodzi do grobu człowiek wielkiej pogody serca i umysłu, człowiek szanowany dla zalet swych wysokich, gorąco patriota Polski, wdzięczny syn przybranej drugiej ojczyzny swej, Francji.

W chwili formacji Armii Polskiej we Francji, profesor Doliński został powołany na prezesa Komitetu Veteranów Polskich, który to Komitet

Jedyny Zakład Kuśnierski Polski

w Paryżu

A. MAKOWSKI

10, rue Jean-de-Beauvais, PARIS

Wielki wybór futer.

Modele pierwszorzędnych domów.

Przechowywanie i przerabianie futer.

Ceny umiarkowane.

CAFÉ du PARNAFFE

Beau local. — Rendez-vous des Peintres et Sculpteurs de toute nationalité.
Exposition permanente de tableaux.

103, boulevard du Montparnasse — Tel. Fleurus 21-34.

NAJSZYBCIEJ PRZESYŁKĘ PIENIĘDZY do POLSKI

za pomocą czeków, przekazów listowych lub telegraficznych. — uskutecznia jedynie.

Bank dla Handlu i Przemysłu w Warszawie

Agencja w Paryżu

2, rue Grétry (od 15 września) : 36, rue de Châteaudun)

posiadający we wszystkich miejscowościach Polski swoje oddziały, agencje i korespondentów.

Liczne listowne podziękowania świadczą, że jedynie Bank dla Handlu i Przemysłu w Warszawie potrafił dotąd przesyłać **PIE-
NIĄDZE NAJSZYBCIEJ I NAJTA-
NIEJ Z ZUPEŁNA GWARANCJĄ
PUNKTUALNEGO DORECZENIA.**

Bank dla Handlu i Przemysłu w Warszawie specjalną roztoczył opiekę nad przekazami **KLASY PRACUJĄCEJ.**

Doktor J. MALINIAK

b. Asystent szpitali miejskich
Przyjmuje chorych w klinice 6, rue Piccini (metro Etoile) we wtorki, czwartki i soboty od 1 do 3 po południu. — Telefon: Passy 53-13 i Passy 47-11.

sekundował tworzeniu się Armii w chwili, kiedy laicy nie doceniali jeszcze jej potężnego znaczenia.

Jako garść innych, żyjących tutaj na obyczajie weteranów, profesor Doliński miał otrzymać polski krzyż wojskowy « Virtuti Militari ».

Nie doczekał się, bo i nikt nie doczekał się go jeszcze w Paryżu...

Zwłoki profesora Dolińskiego, dzięki wdaniu się obywatelskiemu, Konsulu generalnemu, spoczęły na cmentarzu polskim w Montmorency.

Część pamięci czcigodnego profesora, prawego żołnierza polskiego.

Na Fundusz Propagandy Polskiej

Na Fundusz Propagandy, stosownie do odesływanego naszej, otrzymaliśmy od WPP:

Profesora Franciszka Kozłowskiego, delegata polskiego, w Tuluzie 10 Fr. i od pani E. Provost z Paryża 20 Fr. Razem otrzymaliśmy Fr. 30. Łącznie z ogłoszonemi w numerze 33 POLONII 500 Fr. i 5 dolarów.

Dziękujemy wszystkim Ofiarodawcom za przyznawanie się do tej tak ważnej i palącej sprawy.

FOURRURES — PELLETERIES
E. ROSNER & Cie
 48, rue du Colisée, PARIS (8^e)
 Tél. : Elysée 21-46

CAFÉ DE LA ROTONDE Rendez-vous
 105, boulev. du Montparnasse Artystów Małże, Rzeźbiarzy, Muzyków,
 Literatów Polskich i polskiej Téleph. Saxe 26-82. Młodzieży uniwersyteckiej.

KRONIKA

◆ Podziękowanie organizacji «Wszystko dla Frontu».

Związek stowarzyszeń Pomocy dla Żołnierza Polskiego we Lwowie « Wszystko dla Frontu » nadesłał gorące podziękowanie, rodakowi naszemu, p. inżynierowi Froelichowi w Marsylii za przesłanie za pośrednictwem Konsulatu polskiego w Marsylii, na rzecz tegoż Stowarzyszenia sumy 10,000 marek polskich pod obywatelem skiem hasłem, kto szybko daje, dwa razy daje.

Z naszej strony łączymy dla p. F. wyrazyczne uznania szczerego.

Nie wielu rodaków zdaje sobie sprawę, ile dobra, ile otuchy i wiary spłynęło na kraj nasz cały, w chwilach przełomowych walk, właśnie z tych gromadnych odzewów polskiej solidarności.

◆ Życzenia do Warszawy z powodu zwycięstwa.

Dowiadujemy się, iż p. Konrad Drzewiecki wysłał, w imieniu grona patriotów, telegram z Paryża do p. Naczelnika Państwa i prezesa Witosa. Szkoda, że nie uprzedzono o tem szerszych sfer. Podpisów, jak nam donoszą nasi Czytelnicy, zebraloby się mnóstwo całe.

Ale nic nie ma straconego. Podpisy można zebrać a przedewszystkiem dobrze byłoby nadesłać przedewszystkiem dużo ofiar na cele i potrzeby wojska i wysłać je dopiero z życzeniami razem.

◆ Hojne dary.

Za pośrednictwem p. St. Bornsteina, dyrektora Ajentury Paryskiej Banku dla Handlu i Przemysłu, państwo H. A. Rau z Paryża oraz pani Schmitt-Rau z Brukseli złożyli nam na Czerwonym Krzyżu polski 1.000 fr.

P. Emil Sperling, który tak szczodre ofiary złożył w ubiegłym tygodniu, nadesłał nam, w imieniu swej Małżonki, na Szpital Polski, Fr. 200.

Hojnym Ofiarodawcom zasyłamy serdeczne podziękowania.

◆ W sprawie polskiej służby domowej.

Zawiadamiamy, iż, poczawszy od dnia 13 bm., można się zgłaszać do Opieki Polskiej po służbie domową polską. Kandydatki do służby będą, poczawszy od dnia tego, w Paryżu. Opieka Polska (6, Quai d'Orléans) przyjmować będzie ostatecznie zgłoszenia. Pracodawcy będą mogli porozumieć się osobiste z kandydatkami.

◆ Z powodu poprzedniego numeru.

Wydanie ostatniego numeru powiększonego POLONII przyczyniło nam, ze strony Czytelników, mnóstwo całe życzeń... Optymiści upatrywali w numerze tym dokument wprost niesłychanego wzmożenia się naszych środków, podejrzliwi już sobie wyobrażili, że POLONIA konajmniej stała się organem popieranym przez fundusze polskie rządowe...

Tymczasem, tymczasem wielki koszt numeru ostatniego, wynoszący zgory 1,600 fr., za sam tylko druk i papier, ponieśliśmy, jak zawsze, z naszej małej kasy, z ubogich wpływów, chcąc przez to dać dowód, że, w miarę możliwości, w miarę sił i poparcia, będziemy, zamiast dwunastu godzin na dobę, pracowali chętnie siedemnaście, byle POLONIE dźwignąć na poziom poważnego i bogatego treścią niezależnego czasopisma polskiego.

Dziękujemy za życzenia i wyrazy uznania a zapytującym odpowiadamy, że będziemy drukowali i feletoony powieściowe i sprawozdania ze sztuki i literatury i dawali ilustracje i poezję, że będziemy zamieszczali w języku francuskim przekłady z literatury polskiej, — ale, choć nam pilno, musimy czekać na większy przypływ abonamentu, który jest jedyną podstawą naszego bytu.

Kto za tem pragnie powiększenia POLONII, niech nam zjednywuje prenumeratorów.

BANK
 dla HANDLU i PRZEMYSŁU
 w WARSZAWIE

Kapitał akcyjny 43. 200. 000 Mp. — Rezerwy około 7. 000. 000 Mp.

Instytucja centralna : WARSZAWA, ul. Traugutta, 8.

ODDZIAŁY I AGENTURY : Warszawa, Biała podlaska, Białystok, Brześć-Litewski, Drohobycz Grajewo, Lwów, Łomża Łuków, Mińsk-Litewski, Siedlce, Stanisławów,

AGENCJA W PARYŻU
 2, rue Grétry Paris (2^e)

Telefon : Gutenberg 47-45.
 dokonywa wszelkich czynności bankowych na najkorzystniejszych warunkach; wydaje bezpośrednio, po najlepszym kursie dnia, przekazy pieniężne na wszystkie miejscowości Kraju i zagranicy; wypłaca pieniądze telegraficzne; otwiera rachunki ciekowe i płaci od składek, a Vista 3 1/2 % w stosunku rocznym; załatwia inkaso frachtów, weksli, trat, konosamentów, kuponów i. t. d.; wykonywa zlecenia giełdowe; udziela bezpłatnie wszelkich informacji, celem popierania wzajemnych stosunków handlowych między Francją a Polską.

Adres telegraficzny : Bankvarab.

Compagnie Générale Transatlantique
 PARIS — 6, RUE AUBER

LINIA POCZTOWA Z HAVRU DO NOWEGO-YORKU

Szybkie parostatki
 dla podróżujących Iej,
 IIej i IIIej klasy.

Wyjazd z Havru co sobota.

Pociągi specjalne z Paryża do Havru.

Bliższych informacji udziela Biuro
 6, Rue Auber, PARIS

HENRYK HUT FUTRA
 66, Rue de Provence, PARIS. — Tel.: Trudaine 61-91

Produits Pharmaceutiques et Chimiques
 Herboristerie - Alcaloides

Pierre de Nankine, Lowenfeld & Cie

9, rue Richépanse, PARIS (VIII^e)
 Tel.: Central 06-27

ZAKŁAD MEBLOWO-TAPICERSKI
S. GUTTMAYER 4, avenue Bosquet PARIS (VII^e)

Podejmuje się wszelkich robót dekoracyjnych
 Odnowia meble starożytne

WALKA BRATOBÓJCZA

Hiobowe nadeszły wieści z pola walki.

Dążące, w pościgu za bolszewikami, wojsko polskie zostało zaatakowane przez litwinów....

Litwa rzuciła się na Polskę!

Za co i dlaczego?... Aby ich wyrzec poza pretendowane przez sie granice.

Stanowisko rządu litewskiego względem Polaków było i jest ciągle wrogie bardzo. Litwa zmieniała się w kolonię pruską. Rządzą w niej i panoszą się niemcy. Oni to pchnęli nieszczęsnego Litwinów do paktowania z bolszewizmem. Oni skłonili do tego, że Litwa pozostawiła drogi swoje otworem dla przemarszu hord bolszewickich... Oni, w desperacji swej, widząc, że Polacy nie zamieni w gruzu bolszewizm, sięgnęli po litewski miecz bratobójczy... Sztuczki i obłuda angielska miecz ten naostrzyła...

Strzały padły śmiertelne, pierwsze nastąpiły starcia. Średniowieczna zdrada Witołowa odzyskała w całej pełni i zatrzymała czyste serce ziemi Jagiellonów.

Zadrżały w mogiłach prochy litewskich bohaterów, litewskich męczenników o niepodległość, o byt Rzeczypospolitej.

PARIS. — IMP. LEVÉ, 71, RUE DE RENNES.

BANQUE

pour le COMMERCE et l'INDUSTRIE
 à VARSOVIE

Kapitał akcyjny 43. 200. 000 Mp. — Rezerwy około 7. 000. 000 Mp.

Instytucja centralna : WARSZAWA, ul. Traugutta, 8.

Adres telegraficzny : Bankvarab.

dokonywa wszelkich czynności bankowych na najkorzystniejszych warunkach; wydaje bezpośrednio, po najlepszym kursie dnia, przekazy pieniężne na wszystkie miejscowości Kraju i zagranicy; wypłaca pieniądze telegraficzne; otwiera rachunki ciekowe i płaci od składek, a Vista 3 1/2 % w stosunku rocznym; załatwia inkaso frachtów, weksli, trat, konosamentów, kuponów i. t. d.; wykonywa zlecenia giełdowe; udziela bezpłatnie wszelkich informacji, celem popierania wzajemnych stosunków handlowych między Francją a Polską.



ANTIQUITES & OBJETS D'ART

J. BAUER

162, Boulevard Haussmann, PARIS - Tel. Elysée 07-71
 Kupuje i płaci drogo meble starożytne, bronzy, makaty.

FUTRA — WYROBY FUTRZANE

REPARACJE — PRZERÓBKI

S. BESTER

43, rue d'Hauteville — PARIS

Wydźw - Pośrednictwo

LECZIŃSKI & Cie

664, San Martin | 67, rue de la Victoire
 BUENOS-AIRES | PARIS
 Républ. ARGENTINE | Telefon: CENTRAL 07-74

Udziela wszelkich informacji i podejmuje się wszelkich zakupów w Argentynie jako to : Skór, Wełny, Mięsa mrożonego i. t. d.

BIENENFELD JACQUES

KUPUJE: Perły, Drogie Kamienie, Biżuterje okazyjne.

PARYŻ, 62, rue Lafayette, 62

Téléph. : CENTRAL 90-10

LE GÉRANT : P. NEVEU